

Le 20 Mars 1994

Cher Monsieur

J'appartenais au groupement Unitaire  
pour le P. D. R. C'est à ce titre que j'ai été  
désigné pour une mission avec des unitaires alle-  
mands à Berlin en 1935. Tout de suite j'ai  
compris que les nazis nous offraient une place  
dans une croisade, menée sous leur direction,  
contre l'U.R.S.S. Dès le lendemain j'étais en  
France, marquant ainsi ma désapprobation.

Amicalement vôtre

L. Troncy

---

**Témoignage de Louis François (23/02/94):** Je vous dirais que je n'ai jamais hésité à faire de la résistance et, immédiatement de la résistance; quoique je n'ai jamais entendu l'appel du général De Gaulle. Le 18 juin 1940, je faisais partie de l'état major de la 4<sup>ème</sup> division cuirassée qui se battait, hélas, déjà, aux environs de Chartres. Alors, nous avions autre chose à faire que d'écouter des radios qui venaient de l'extérieur, et du reste, nous ne savions pas où se trouvait le général De Gaulle et ce qu'il était devenu. Je le connaissais en temps que chef de la 4<sup>ème</sup> division cuirassée.

Donc, pourquoi est ce que j'ai fait de la résistance? D'abord, j'ai su qu'il y avait une résistance Française à Londres par ma femme, quand j'ai été libéré et démobilisé (le 15 août 1940). A ce moment là, j'ai rejoint ma femme, qui elle écoutait la radio Anglaise. Je dois vous dire que moi je venais de la zone non occupée et qu'on ne savait pas qu'il y avait une radio Anglaise et encore moins qu'il y avait un général à Londres. D'ailleurs, c'est bien simple, je suis rentré à l'état-major du général De Gaulle comme officier du chiffre, et je n'ai jamais eu la moindre T.S.F.. Donc, le 15 août, j'ai réalisé qu'il y avait une résistance Française qui s'organisait à Londres, et que le général en était le chef. Alors, si vous voulez, il y avait une double raison pour entrer dans la résistance sans discussion. La première, c'est que j'étais professeur d'histoire et que j'apprenais à mes élèves la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Le 1<sup>er</sup> octobre 1940, je me suis dit que je n'allais pas parler de la Déclaration des Droits de l'Homme très rapidement, comme les autres années, mais que je devais l'expliquer. J'ai mis trois heures, avec mes élèves de première, à leur expliquer la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. J'ai fait apprendre à mes élèves, c'était la première fois, avant je ne le faisais pas, les trois premiers articles de la Déclaration:

- 1) "Les hommes naissent et DEMEURENT libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune."  
(contre le racisme)
- 2) "Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression."  
(fondement de la Résistance)
- 3) "Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la Nation. Nul corps, nul individu ne peut exercer d'autorité qui n'en émane expressément."  
(fondement de la République)

Je peux vous dire que le général De Gaulle ignorait ce terme là, c'est moi qui lui est révélé après la guerre. Il a cru qu'il inventait le terme de Résistance, la Révolution Française l'avait utilisé avant lui et je lui ai dit que même mes ancêtres Huguenots l'avaient utilisé en le gravant dans la prison d'Aigues-Mortes (Marie Durand), au 17<sup>ème</sup> siècle. Ce mot avait donc une portée historique, et c'est pourquoi j'ai encouragé mes élèves à résister à l'oppression. L'article 3, affirme que toute souveraineté émane essentiellement de la nation. Alors, cela je le faisais apprendre par coeur à mes élèves. Dans ces conditions, c'était mes idées profondes, essentielles et c'était évidemment pour moi l'objectif premier.

Alors, le motif second, ça été évidemment De Gaulle. Il faut vous dire que personnellement j'admirais mon pays, son histoire, sa géographie et je ne comprends pas que l'on puisse faire de l'histoire de France et sa géographie sans aimer profondément son pays, qui est un pays extraordinaire. Mais, j'étais antimilitariste, j'étais un homme de gauche et surtout, pendant la guerre, j'ai été dégoûté par nos généraux mais par contre, dès que j'ai été en face du général De Gaulle, je l'ai tout de suite admiré, c'était un excellent général. Chateaubriand parlait de Napoléon en disant: "c'est le plus fier génie d'action...", et j'ai reconnu en De Gaulle ce "génie d'action". C'était un homme qui avait une vision très rapide de la situation et ensuite, une conception extrêmement rapide des mesures qu'il fallait prendre et troisièmement, à peine est-elle conçue que l'action doit venir, et suivant l'exemple de la terreur, elle doit avoir la rapidité et

la puissance de la foudre. C'était un homme très hautain, il ne renvoyait jamais son état-major pour dire ce qu'on allait faire. Il était donc hautain, lointain, assez dur aussi, mais surtout il était très général. Une fois, il se rappelle comment de lui il m'a dit un jour pas d'accord avec lui, en souvenir, ici ou là, j'avais le temps de parler avec lui, quelquefois même, ça l'indisposait, on ne pose pas de questions à son général de division. Une fois, on avait une voiture qui roulait à 100 km/h et j'avais une carte noire et blanche au 80 000<sup>ème</sup> (carte d'état major de l'infanterie) faite pour marcher à 4 km/h. Donc, par hasard, je me suis trompé et j'ai raté un chemin et il m'a dit "François, vous êtes comme les autres!", au lieu de me dire que ce n'était pas grave. Il a laissé tomber cela comme ça.

Donc quels étaient mes rapports avec le général De Gaulle? Nous l'admirions mais nous ne l'aimions pas. C'était quelqu'un avec des qualités personnelles admirables mais totalement introverti, c'est la politique qui l'a fait devenir extraverti. Donc, un homme lointain, secret, souriant pas ou très peu. Et jusqu'à présent, je n'avais vu que deux généraux qui étaient deux vieilles badernes épouvantables et affreuses.

Donc, l'armée Française était en pleine bagarre, et la 4<sup>ème</sup> division cuirassée venait d'être créée sur le papier (10 mai 1940), j'ai demandé au ministère de la guerre, étant donné que j'étais affecté à cette division comme officier du chiffre, où était mon unité, ils n'ont pas su me le dire. Il m'ont dit: "Allez voir à Amiens!", j'y suis allé, je ne l'ai pas trouvé, alors il m'ont dit: "Allez à la Ferté-Allais!", là, j'ai trouvé l'état-major de la division, et j'ai su. Mais, j'ai mis trois ou quatre jours en tout pour la trouver.

Donc, cette division avait été formée dans la bataille, tous les jours on recevait des unités nouvelles, et pourtant cette division s'est extrêmement bien comportée. Et c'est ça le terrible dans la guerre de 40, le maréchal s'est complètement trompé quand il a dit que les Français ne savaient plus obéir, en fait les Français ne savaient plus commander, ce fut cela qui nous a conduit à la défaite. Par exemple, pendant 2 mois, nous avions des troupes et nous n'avons rien fait. Les usines, par contre, produisaient du matériel de guerre à plein régime; n'étant pas utilisé, nos forêts étaient pleines d'obus. La France était réduite à néant, par l'incapacité de ces chefs, aussi bien moralement que physiquement. Par conséquent, faire de la résistance dans ces conditions, cela dépassait l'imagination. Et c'est pourquoi, peu de gens en feront. En plus, vouloir faire de la résistance et en faire, cela n'est pas si commode. Il faut franchir la volonté jusqu'à l'action. Où était la Résistance? Elle était dans mon cœur, mais cela n'était pas suffisant. Je ne savais pas ce qu'il fallait faire, en plus, personne semblait ne vouloir en faire. La peur, le défaitisme et le prestige du Maréchal entamaient les volontés.

Les premières personnes qui m'ont contacté, c'étaient Sartre et Simone De Beauvoir. Ils m'ont demandé de constituer une cellule de cinq où chaque membre devait aussi constituer une cellule de cinq. On faisait du renseignement et on discutait des actions futures pendant et après la guerre. On faisait ça entre amis. Faure a su que je voulais faire de la résistance. Cela ne s'est pas fait tout de suite, j'ai attendu janvier 1941. Alors, un jour, un monsieur est venu me voir pour me demander si je pouvais réaliser un historique de la 4<sup>ème</sup> division cuirassée. Après, il m'a demandé si j'avais un exemplaire pour le remettre au général De Gaulle. Puis, quinze jours après, il est revenu me voir pour me dire que le général me remerciait. Et c'est seulement à la troisième fois qu'il m'a parlé du réseau. Car Faure était très prudent, c'était comme ça qu'on abordait les gens afin d'être sûr de leur foi et de leur caractère. Car ce n'est pas "gentil" la Résistance et il n'y a pas eu que des héros, il y en a qui ont parlé sans avoir été torturé. Donc, il fallait être sûr des gens que l'on engageait, car c'était une tâche extrêmement difficile et dangereuse. Par exemple, on ne devait pas utiliser le téléphone, ce qui rendait les contacts très difficiles. Une fois, Brossolette m'a téléphoné pour me donner rendez-vous, et quand je suis parti, j'ai dit à ma femme, si tu ne me vois pas revenir, tu seras pourquoi, il m'avait téléphoné, il avait donc pris un risque. Et il y avait aussi les dangers, l'arrestation, l'exécution, etc. Mais, nous ne connaissions rien des camps de concentration et de la déportation.

J'ai été envoyé en Allemagne en mission, je devais y rester trois jours, je suis parti au bout de 24 heures, mais on en disait rien, nous n'étions pas au courant. En France, la bourgeoisie avait des sympathies pour les régimes fascistes, car ils représentaient l'ordre et la lutte contre les communistes. Rémy était un type très décidé, pas du tout dans mes idées, mais j'ai appris à l'apprécier car il venait souvent me consulter. Donc, j'avais une tâche précise, c'était d'être à Paris, l'antenne de la radio Française de Londres. Je devais suivre toutes les campagnes de la radio de collaboration et des journaux Vichystes. Ainsi, Londres pouvait répondre aux fausses nouvelles. Je devais, par ailleurs, tous les mois, donner mon opinion sur ce que Londres disait et sur la réaction sur les gens. Je devais donner des conseils sur la marche à suivre pour les speakers de la B.B.C.. Mon premier conseil fut de dire: "Nous vivons dans une chape de mensonges atroces, vous, vous êtes l'air pur amené par le vent du soir". Donc, je leur dit qu'il fallait qu'il dise la vérité, aussi terrible soit elle. Il faut que la France sache que vous êtes la vérité. Alors pour ça, j'avais une dame qui me découpait les articles des journaux parisiens et les collait sur du papier. Par exemple, une fois, je suis tombé sur un article, dans un journal qui s'appelait l'Illustration, parlant de la relève. Cet article disait que la relève marcherait beaucoup mieux si on remédiait à divers inconvénients. On vous expliquait que vous deviez signer un contrat, que vous auriez quinze jours de vacances et que vous seriez payer, en contrepartie de quoi des soldats français prisonniers seraient libérés. Donc, mon travail dans ce cas était de faire dire à la B.B.C., attention, on vous ment pour la relève, vous signez un contrat que vous ne comprenez pas (puisqu'il était en Allemand), vous n'aurez pas quinze jours de vacances car le transport n'est pas compté, et vos salaires seront imposés de moitié.

Et puis, il y avait cette sorte de rapport moral, car Londres était coupée de la France, et ils voulaient savoir ce que les gens pensaient, comment ils vivaient, etc., et surtout pouvoir donner à la Résistance un but politique.

Un jour, Rémy m'a dit qu'il serait d'un grand intérêt d'avoir dans le réseau un journaliste. Dans le lycée où je travaillais, venait d'arriver Pierre Brossolette pour enseigner. C'était un membre du parti socialiste et il dirigeait, avant-guerre, le journal du parti: le Populaire. Il était aussi agrégé d'histoire. Etant ancien socialiste, Vichy l'avait mis sur la touche. Il s'était acheté une librairie. Un jour, j'ai attendu Brossolette à la sortie des cours. Nous sortons dans la rue en haut du boulevard Saint Michel, en bas du boulevard, après avoir parlé, il me dit: "J'accepte".

Brossolette était soucieux, peut-être plus que moi. Il y avait une raison, si vous lisez bien le message du 18 juin, c'est un message exclusivement militaire. Il s'agit d'avoir une force suffisante pour dominer les forces Allemandes et les écraser. Le jour viendra où grâce à l'Angleterre et à l'Amérique, nous serons les plus forts. C'est avec Brossolette que j'ai signé mon engagement dans les F.F.L., car, j'étais déjà dans le réseau, mais mon engagement réel vint plus tard. Donc, ce message étant militaire, Brossolette dit qu'il fallait avoir une perspective politique, c'est dire les raisons pour lesquelles nous combattons. On combattait pour les droits de l'homme, pour la démocratie et pour l'indépendance de la France. En mars 1942, Brossolette pensait qu'il lui fallait aller à Londres pour leur expliquer cette vision du combat politique. Il restait persuadé que Londres ne comprenait pas les intérêts de ce combat politique. Il parti pour Londres, quinze jours après, l'Abwehr passait chez lui. Donc, immédiatement, on télégraphia à Londres pour signaler que Brossolette était "grillé".

Dans son discours du 18 juin 1942, le général De Gaulle abordait pour la première fois l'idéologie du combat, à propos des droits inaliénables, etc. Je me demande dans quelle mesure Brossolette était-il responsable de cette transformation. Je me demande même si ce n'est pas Brossolette qui aurait écrit ce paragraphe du message. Je n'ai jamais vérifié ceci car je n'ai revu Brossolette qu'une fois avant sa mort, et je n'ai connu le message du 18 juin 1942 qu'après 1945. Mais je pense que Brossolette est parti à Londres uniquement pour cela, c'est à dire convaincre De Gaulle de la nécessité de définir le combat par rapport à une idée politique. Alors, je crois que notre réseau et notre action ont eu un grand effet sur le degré d'information de Londres. D'autant plus que De Gaulle ignorait l'origine révolutionnaire du terme Résistance.

La France est le pays des Droits de l'Homme et les français ignoraient ce qu'étaient les Droits de l'Homme. C'était tellement devenu normal que le jour où cela a disparu, personne n'a réagit. Je le savais car j'étais professeur d'histoire et que la révolution Française a toujours été la partie qui me plaisait le plus à enseigner.

Une autre tâche me fut attribuée, c'était la suivante. Un jour Rémy vint me trouver, car j'étais une sorte de conseiller pour lui, et me dit que dans chaque département de la région côtière, il faudrait avoir des agents. Ceux-ci auraient pour tâche, au moment du débarquement, d'aider les alliés, de contrôler les éventuels débordements de la population excitée par la libération et de faire prisonnier les allemands qui voudraient se rendre. Alors, je me suis dit que dans chaque village de France, il y avait un instituteur. Donc, il fallait pour ça que le syndicat des instituteurs soit reconstitué, puisqu'il avait été dissout par Vichy. Le secrétaire général de l'ex-syndicat, qui s'appelait Lapière et que je connaissais, avait fait partie du groupe des cinq. Il avait été mis à pied par Vichy et s'était retiré dans une petite commune de l'Aube, près de Nogent sur Seine.

Je me suis dit qu'il fallait rentrer en contact avec lui afin de reconstituer le syndicat. J'ai appris qu'il rédigeait un petit manuel d'histoire, et je lui ai donc écrit une belle lettre en lui disant que je voulais le voir à Paris car j'avais trouvé un éditeur pour son manuel. Il arriva chez moi et je lui expliquai la situation en m'excusant pour la faiblesse de mon offre. Il me dit qu'il était prêt à travailler pour le syndicat des instituteurs et que j'étais membre d'un réseau. Nous sommes allés déjeuner, j'avais eu le temps de le travailler, et à la fin du déjeuner, Lapière était d'accord. Je me rappelle que le déjeuner s'était passé chez moi et que pour l'occasion Rémy avait emmené des cigares magnifiques, j'ai commencé à en fumer un qui m'a donné mal au coeur, j'ai prouvé que je n'avais aucune résistance, en tout cas, au tabac, je suis donc allé me coucher sans pouvoir assister à la fin du repas. Toujours est-il que ça s'est bien terminé et Rémy est revenu me voir quelques temps après pour m'offrir un livre sur Léonard De Vinci afin de me remercier. Nous étions en très bon rapport, c'était un type formidable et extraordinaire car songez que les Allemands avaient arrêté sa mère, ses quatre soeurs et son frère. Donc, nous reformions le syndicat des instituteurs dans un réseau qui s'appelait C.N.D., voyez le paradoxe. A l'époque, je ne le savais pas, cela ne m'aurait pas empêché de continuer. Travailler dans un réseau consacré à Notre-Dame-Des-Victoires, cela ne me gênait pas. Par contre, reconstituer le syndicat des instituteurs dans un réseau consacré à Notre-Dame et dont certains membres étaient de l'Action Française, ça, je n'aurais pu le faire si je l'avais su et j'aurais refusé de le faire. Car, je ne pouvais pas engager le syndicat dans un réseau qui portait un nom pareil, ce n'était pas possible, surtout avec des socialistes et d'un si grand laïcisme. Heureusement que je ne l'ai pas su. Donc, Lapière s'est mis au travail et avait réussi à mettre sur pied un début d'organisation, mais malheureusement, les allemands ont arrêté Lapière et plusieurs autres responsables de leur syndicat, portant ainsi un coup fatal à leur travail pour faciliter les opérations d'invasion. Ils avaient une tâche primordiale, c'était d'ouvrir le pays aux troupes alliées. Les autres objectifs étaient d'arrêter les "collabos", de réunir des unités de résistants autour d'eux, etc.

On m'a aussi également demandé de trouver des écrivains qui pourraient écrire des articles pour le journal de Londres, sans donner leur noms. Je n'ai pas eu le temps de voir beaucoup de gens, j'en ai vu que deux. L'opération ne fut pas réussie, un de mes amis écrivains m'a répondu: "On reconnaîtrait tout de suite mon style!". Car ce qu'ils voulaient à Londres, c'était pas tout le temps de partir de chez eux, mais de partir de Paris, de la base, pour avoir une véritable action. Quand on parachute des choses du haut, vous savez c'est très gentil, ces armes, ça va mais des idées, c'est beaucoup moins bien reçu que des armes.

Donc, je vais revenir à mon engagement dans les F.F.L.. Ca s'est passé chez Brossolette. Je ne l'ai pas fait comme un héros. On m'avait dit que les allemands pour faire parler faisaient passer un courant électrique dans les couilles, et bien quand j'ai signé, j'ai senti ce courant et je me suis dit: voilà la puissance de l'imagination. Donc, une fois de plus, j'ai eu la preuve que le

courage ne consistait pas à ne pas avoir peur, mais plutôt à la dominer. La peur est une chose naturelle chez l'homme, elle vous envahit et peut vous anéantir complètement. Avec cette lucidité, on peut agir et essayer de bien estimer tous les dangers. Je n'ai pas dit à Brossolette tout ça, car, lui, il faisait ça en rigolant. Je n'étais pas très pour cette méthode administrative, mais, il fallait régulariser l'entrée dans le réseau, c'était les ordres. Donc, j'ai eu énormément confiance en Rémy, je savais qu'il courrait beaucoup de dangers, mais il l'acceptait avec beaucoup de sang-froid, et il faut le reconnaître, avec aussi beaucoup de confiance en Dieu. Je me rappelle comment s'est faite la rencontre entre Rémy et Lapierre, il lui a dit vous êtes un socialiste, moi je suis un membre de l'Action Française, mais tout ça n'existe plus, nous devons réunir nos forces pour l'action. Il a donc commencé par bien se situer.

Donc, je voyais souvent Rémy et Max Petit. Petit s'appelait alors Poucet et moi Vidal (car le grand géographe Français s'appelait Vidal De La Farge). D'ailleurs, je ne m'en souvenait jamais, un jour Brossolette m'a appelé et fit: "allô, Vidal!" et je me demandais quelle était cette blague et brusquement je me suis souvenu que c'était mon pseudonyme.

J'ai été arrêté le 25 septembre 1942 par l'Abwehr à cause d'une trahison. J'ai été dénoncé par la femme qui travaillait avec moi. L'officier me parla d'un repas que j'avais fait avec Rémy, ma femme (car je voulais qu'elle use de son sixième sens pour savoir si je pouvais avoir confiance en lui), et ma secrétaire dans le réseau. Elle lui avait donc tout dit même ce qui n'était pas utile, car ma femme ne faisait pas partie du réseau. Cette femme est venue me trouver après la guerre pour me demander une attestation de résistance. Je lui ai dit que j'allais lui faire son attestation de résistance et qu'en plus je lui ferais une attestation d'infamie. Elle n'a pas été torturée mais les allemands lui ayant dit qu'ils allaient arrêter sa famille, elle a paniqué et elle m'a livrée. Et pourtant, il n'était pas difficile, avec l'Abwehr, de mentir. Quand l'officier m'a interrogé, il m'a dit: "On est officier tous les deux, nous allons donc parler d'officier à officier!", et bien pour moi, nous n'avions pas le même uniforme et c'est pour cela que mon devoir était de mentir malgré les dangers et les pressions. C'est ça qui condamne tous ces régimes, car l'hypocrisie, les mensonges deviennent des vertus. En fait, les pires défauts de l'homme deviennent des vertus. Durant toute cette période, j'ai passé ma vie à mentir. Pourtant, Max Petit m'avait prévenu qu'il fallait que je prépare mon passage dans la clandestinité. Mais je n'ai pas eu le temps, c'était la rentrée, je pensais à autre chose. Lors de l'interrogatoire, je ne me suis pas comporté en héros, mais en lavette. Alors l'officier m'a dit: "Maintenant, vous êtes un N.N.!", je ne savais pas alors ce que cela voulait dire. Quand j'étais à Fresnes, un groupe s'évada, ils m'avaient proposé de les accompagner, je leur ai dit que je ne pouvais le faire car je n'aurais pas su où aller et les Allemands auraient immédiatement arrêté ma femme. Je connaissais aussi le sort de la famille de Rémy puisqu'ils étaient à Fresnes avec moi.

Une autre opération de renseignement que j'ai menée, ce fut l'obtention des plans de l'usine Renault. La demande était arrivée au début 1942, le bombardement eu lieu en mars 1943. J'ai vu les fusées éclairantes de ma fenêtre de Fresnes et ce fut pour moi un spectacle inoubliable, ma dernière image avant de partir pour les camps.

Cord

## ENVOI

Au soleil levant de notre vie  
Nous avons connu les sombres nuits  
Et les cauchemars de la patrie  
Mais aussi le devoir accompli

Chers amis, gardons la fierté  
Des idées que nous avons servies,  
Toujours chaleureux, mais apaisés  
Au soleil couchant de notre vie.

## A M I C A L E 92

-----

Mes chers amis, en quelques vers, de ma façon,  
Je voudrais célébrer, chanter notre Amicale,  
Cinquante années après, vivante verticale !  
Encore, à son appel, nous nous réunissons.

-----

Comment expliquons nous cette fidélité ?  
Je l'ai dit. Nous devons tous à la Résistance  
Une vie nouvelle, une seconde naissance,  
Une mère commune et la Fraternité.

-----

Mes chers frères. Ainsi j'aurais pu débiter.  
Mais la bonne entente n'est pas toujours norme  
Entre frères. L'amitié est toujours la forme  
La plus élevée de toute fraternité.

-----

L'amitié suppose un accord des sentiments,  
Des volontés et des actions. Notre Amicale  
Réalise en ce jour cette union idéale  
Et veut se souvenir des tragiques moments.

-----

### **Printemps 42, la grande trahison**

\* \* \*

A Bordeaux, à Paris, dramatique estocade  
Le réseau déchiré, torture et la prison  
Beaucoup disparaîtront. Adieu les Camarades

-----



Résistants, malgré les séductions de la vie  
Nous avons accepté de souffrir, de mourir  
Mourir pour la patrie est bien digne d'envie.

-----

Déportés nous devions tous souffrir, tout subir  
Malgré les tentations de la mort qui délivre  
Nous avons prétendu, farouchement Survivre

-----

"Et je suis là, debout, vivant dans mon tombeau"  
Merci, cher poète, Gabriel Audisio,  
Tu as gravé pour nous la plus belle devise

-----

Sort inconstant. La mort, la vie aussi, divisent.  
Les vrais, les grands amis se retrouvent bientôt.  
Nous le prouvons encore, en ce jour, à Bordeaux.

*Louis François*

A mes fils

-----

Ainsi que deux agneaux blottis près de leur mère  
Etonnés et craintifs, regardant votre père,  
C'est la vision, mes fils, de mon dernier instant.  
Pourquoi j'ai dû partir et partir si longtemps  
Vous comprendrez mieux plus tard.

La France naufragée, pillée comme une épave  
La France une prison, les Français des esclaves,  
Tel fut le sort affreux du pays le plus doux.  
Je n'ai pu l'accepter ni pour moi, ni pour vous.  
Vous m'approuverez plus tard.

Pour que la patrie soit à nouveau libre et fière,  
J'ai subi tous les maux de la vie prisonnière,  
Pour que vous deveniez de vrais hommes de main  
J'ai supporté le froid et l'ennui et la faim.  
Vous m'aimerez mieux plus tard.

Prison de Fresnes  
Novembre 1942

*Louis François*

Prison de Fresnes, octobre 1942 ...

gravé avec un clou dans le mur de la cellule 387

### ABIMES

Le nageur va joyeux dans le matin sublime  
Mais un courant survient qui l'entraîne et l'enserme.  
Pas de secours hélas, le rivage est désert.  
Il clame, se débat et descend aux abimes.

Le grimpeur dans l'ivresse approche de la cime.  
Mais le rocher fléchit et cède sous son pied.  
Vainement il s'agrippe au mont qu'il a défilé.  
Il faiblit, cède prise et descend aux abimes.

Posséder un foyer que le bonheur anime,  
Une femme adorée, trois merveilleux enfants,  
Tout perdre en un instant, emmené brusquement,  
Muré dans un cachot plus mortel que l'abime.

Béni soit mon espoir, c'est lui qui me rédime.  
Que ce soit dans la gloire et du Père et du Fils  
Ou dans l'immense joie du pays reconquis,  
Oui, grâce à Dieu, je remonterai de l'abime.

*Louis François*